

LES VOLS DE BOEUF DANS LE SUD MALGACHE

par

J.M. HOERNER (*) •

« Suppose qu'au même moment quelqu'un s'empare de ta femme, tes cultures sont dévastées par un troupeau en divagation et on te vole tes bœufs. Que vas-tu faire en premier ?

Si tu t'occupe de ta femme, tu n'auras plus ni vivres ni bœufs.

Si tu t'occupe de tes cultures, tu auras perdu ta femme et tes bœufs.

Si tu recherches d'abord tes bœufs, tu pourras racheter ta femme ou, si elle ne veut pas revenir, en épouser une autre ».

*Propos d'un paysan
rapporté par M. Guérin (1)*

Le Sud malgache a une vocation pastorale très affirmée. Non seulement on y recense le quart du troupeau bovin de l'île — sans compter la quasi-totalité des ovins et des caprins — mais l'élevage occupe également une place de choix dans l'économie rurale. Certes, à partir de la colonisation, l'agriculture s'est considérablement développée, ce qui a limité d'autant les pâturages, notamment dans les bas-fonds ; pourtant, la « civilisation du bœuf », chère à beaucoup d'observateurs, y conserve tous ses droits. Ne voit-on pas, d'ailleurs, beaucoup de migrants essentiellement riziculteurs, devenir de véritables éleveurs dans leur nouvelle terre-d'accueil ?

(*) C.U.R. de Tuléar.

(1) M. GUERIN — Le défi, l'Androy et l'appel à la vie, Fianarantsoa, Libr. Ambozontany, 1977, 116 p.

Il est vrai que le Sud malgache qui comprendrait les pays tanosy, androy, mahafaly, bara, masikoro et le Menabe méridional, soit le cinquième environ du territoire national, se prête particulièrement bien à l'élevage, malgré la sécheresse, avec ses vastes espaces herbeux largement sous-peuplés. Et, justement, ces campagnes vallonnées, souvent désertes, favorisent les vols de bœufs qui semblent y demeurer une constante.

Cette étude aurait pu s'ajouter simplement aux autres, vague compilation rajeunie, si la recrudescence des vols n'avait pas pris l'aspect d'une véritable catastrophe. Il ne s'agirait plus aujourd'hui seulement d'un malaise social plus ou moins accentué, plus ou moins aigu, mais d'un fléau socio-économique dont les conséquences finales peuvent être très graves pour le Sud malgache.

LE ZEBU, RICHESSE DU SUD

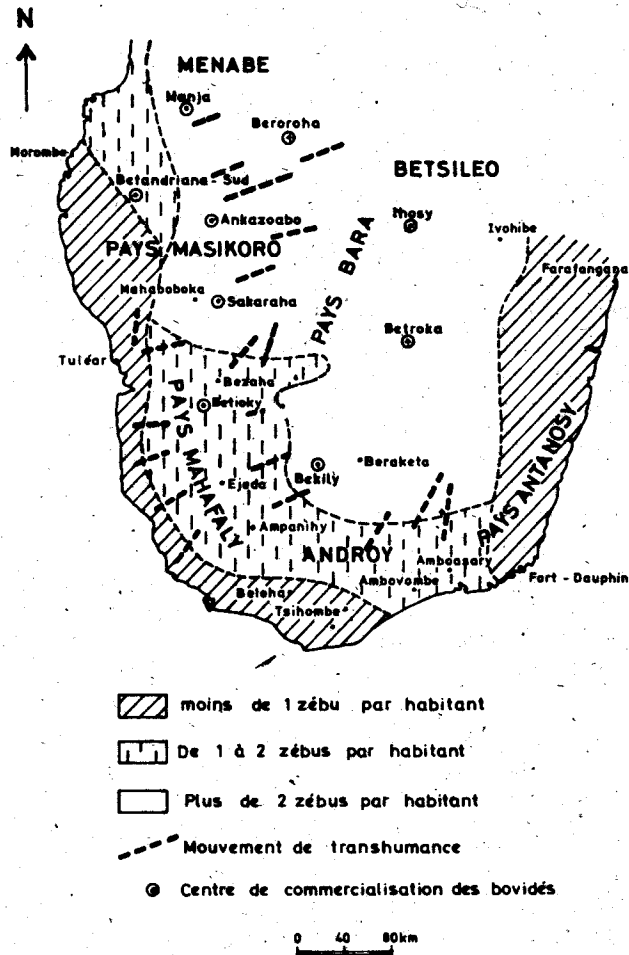
De tout temps il a été très difficile d'évaluer le cheptel bovin du Sud. Tout d'abord, et bien que cela paraisse contradictoire, le gros éleveur malgache préfère dissimuler l'étendue de son troupeau même si son prestige reste proportionnel au nombre de bœufs qu'il possède. D'autre part, l'instauration de taxes sur les bovidés par l'Autorité coloniale (2), maintenues d'ailleurs jusqu'en 1972, a beaucoup contribué à la sous-estimation du cheptel. Aujourd'hui, alors que les taxes sur les bovidés sont supprimées et que le recensement précis des troupeaux semble l'un des moyens efficaces de la lutte contre les vols, la prolifération des bœufs volés conduit encore à la dissimulation. Pour l'ensemble du Sud malgache, nous pouvons cependant estimer le cheptel bovin à 1,5 million de têtes, voire à près de deux millions si l'on tient compte des taux de correction proposés par Lacrouts (3). Il semble pourtant, sans préjuger de l'avenir, que le troupeau soit relativement stable depuis 1921, date des premières estimations sérieuses dans le Sud (4). Cette stabilité n'a certes pas empêché les fluctuations qui seraient dues davantage à la recrudescence des épizooties ou à des sécheresses catastrophiques plutôt qu'à la multiplication périodique des vols de bœufs. Citons, par exemple, les terribles sécheresses qui ont frappé l'Androy pendant la période coloniale alors que les cactées *raketa*

(2) Touchant les bovidés âgés de plus de trois ans, elles avaient pour but, d'une part, de conduire les éleveurs à renouveler leur cheptel en en commercialisant une partie, d'autre part, de favoriser l'agriculture aux dépens de l'élevage.

(3) LACROUTS-TYC-BERTRAND-SARNIGUET — Etude des problèmes posés par l'élevage et la commercialisation du bétail et de la viande à Madagascar, Ministère de la Coopération, Paris, 1962.

(4) H. POISSON — Monographie de la province de Tulear, *Bulletin Economique* N° 31 et N° 32, 3ème et 4ème trim. 1921, Tananarive, pp. 37-66 et 43-73.

Fig. 1
L'ELEVAGE BOVIN DANS LE SUD MALGACHE
Densité de bovidés par habitant



(*Opuntia dillenii*) qui auraient permis au troupeau de mieux se nourrir, avaient été pratiquement toutes détruites à la suite de l'introduction volontaire d'une cochenille. Parmi les épizooties, citons le charbon symptomatique (*biariky*) et la fasciolose hépatique ou douve du foie (*dinta*) particulièrement virulents vers la fin des années soixante.

Ajoutons enfin que les grandes zones d'élevage du Sud, notamment si l'on établit le rapport hommes-bœufs, restent l'intérieur, c'est-à-dire surtout le pays bara et l'Androy continental.

a) Les conditions naturelles de l'élevage bovin

Si la pauvreté nutritionnelle des prairies en général, la rareté de l'eau, l'existence d'une longue saison sèche, demeurent les principaux facteurs contraignants de l'élevage bovin, la disponibilité de vastes pâturages dans des zones pratiquement inhabitées, la rusticité du zébu « *Bos indicus* », ainsi que l'absence de certaines épizooties redoutables caractéristiques des pays tropicaux telles que la trypanosomiase, ont donné à ce Sud malgache la vocation pastorale qu'on lui reconnaît depuis toujours. Ainsi n'y compte-t-on pas deux bovidés au moins par habitant ?

Mais les conditions de cet élevage ne sont pas les mêmes dans l'ensemble de cette région qui s'étend sur plus de 100 000 km². Elles sont très difficiles à proximité des côtes, là où l'aridité est la plus nette. Les rares dépressions de ce domaine naturel du bush à euphorbiacées et didiéracées, offrent au troupeau des graminées de qualité médiocre telle que « *Cynodon dactylon* » et « *Cenchrus* ». Par ailleurs, les vallées des grands fleuves, du Mangoky au Mandrare, et les dépressions de l'intérieur, où pousse l'excellente *Hyparrhenia rufa (vero)*, sont de plus en plus cultivées et ouvertes aux bovins seulement en début de saison sèche dans le meilleur des cas. Seuls vraiment les plateaux, quand la forêt sèche a disparu, offrent des prairies à *vero* et surtout à *ahidambo* ou *danga (Heteropogon contortus)* très satisfaisantes une bonne moitié de l'année. Paradoxalement, ces graminées permettraient de nourrir cinq fois plus de bovidés de novembre-décembre à avril-mai alors qu'ensuite, quand commence la saison sèche, leur caractère ligneux et un certain surpâturage sélectif détournent le troupeau.

En fait, nous sommes là au cœur du problème. L'existence d'une très longue saison sèche réduit considérablement les pâturages et entraîne le déplacement des troupeaux, qu'il s'agisse de transhumance ou de mouvements plus réduits. Les bas-fonds, plus humides, ne compensent pas entièrement la perte des prairies des plateaux. Certes, les bêtes y broutent souvent les chaumes qui succèdent aux récoltes mais l'accroissement des cultures de décrue ou des cultures irriguées limite les surfaces disponibles. Les agro-éleveurs utilisent alors tous les moyens dont ils disposent pour nourrir leurs bovidés : les feuilles des arbres,

manguiers, tamariniers, etc..., certaines euphorbes dont le *famata foty* (*Euphorbia stenoclada*) vers les côtes, les cactus inermes (*Opuntia ficus indica*) vers le sud. Ils brûlent même les graminées *danga* ou *vero* devenues ligneuses en espérant voir repousser, à l'occasion d'une petite pluie, une tendre herbe verte et fraîche, le *tsirin'akata*. Bien sûr, ils encourent le risque d'accélérer les processus érosifs et, à moyen ou à long terme, de détruire définitivement les prairies.

Enfin, certaines années, dont la périodicité pourrait être de un sur cinq, des sécheresses catastrophiques frappent le Sud et les prairies naturelles deviennent insuffisantes même pendant l'été.

L'élevage est donc nécessairement plus ou moins extensif, ce qui est favorable au développement des vols de bœufs dès que se posent des problèmes de sécurité.

b) Les aspects économiques

Traditionnellement l'élevage dans le Sud malgache est considéré effectivement comme semi-extensif ; on reconnaît toutefois qu'il est plus sédentarisé vers l'Extrême-Sud, ce qui n'empêche pas les mouvements de transhumance de se poursuivre. En fait, depuis le début de la colonisation, ils ont tendance à se limiter. Les causes sont nombreuses : extension des surfaces cultivées qui touchent des terrains de parcours (*toets'aombe*) traditionnels (5), sédentarisation des villages souvent sous la contrainte, arrivée de nombreux migrants, accroissement démographique lié à la fois aux courants migratoires positifs et à l'excédent naturel. Depuis quelques années, la multiplication des vols de bœufs limite davantage encore ces mouvements de transhumance.

Par conséquent, la distinction faite en 1922 par Tissie et Rakoto (6) entre, d'une part, un « élevage en demi-liberté » qui affecterait l'Ouest et, d'autre part, un « élevage avec parcs pour la nuit » qui concernerait surtout les pays bara, mahafaly et antandroy, nous semble dépassée. Au mieux, nous pouvons voir une interférence entre les deux systèmes qui se caractérise par la diminution des *toets'aombe*, des mouvements de transhumance plus réduits et le recours plus systématique au parc nocturne situé dans les villages. Vers l'intérieur, très-peu peuplé, où les troupeaux demeurent importants tandis que les conditions de pâturage sont souvent difficiles, l'« élevage en demi-liberté » prédomine encore.



(5) Il convient d'établir la différence entre les pâturages *toets'aombe* et les zones de passage des troupeaux ou *kizo*.

(6) TISSIE et RAKOTO — Elevage à Madagascar, *Bulletin Economique*, 3ème et 4ème trim. 1922, Tananarive, pp. 73-107.

A propos de la structure du troupeau, selon plusieurs enquêtes (7) et le rapport Lacrouts déjà cité, la répartition serait la suivante :

- Veaux : 20 à 23 %
- Jeunes de un à trois ans : 18 à 23 %
- Taureaux et coupés : 22 à 28 %
- Vaches : 30 à 40 %.

Le lait est assez utilisé dans le Sud bien que la moyenne annuelle par vache laitière soit inférieure à 500 l. Le lait caillé (*habobo*) est consommé dans les villages antandroy, mahafaly, bara. Près des grandes villes, dont surtout Tulear, il donne lieu à des circuits de distribution non négligeables, tenus par les familles paysannes. Pourtant, c'est la viande qui reste la base de l'exploitation économique du troupeau. Depuis la fin des exportations sur pied au début des années soixante-dix et la cessation des activités des abattoirs de la Jamoka à Tulear et de la Seciam à Morondava, respectivement en 1976 et en 1981, cette exploitation pour le Sud se fait sur les trois plans suivants :

- commercialisation vers l'Est et les Hautes Terres par Ambalavao, premier marché bovin de l'île (environ 100 000 têtes par an) ;
- abattages urbains, déclarés ou non (20 à 30 000 têtes par an) ;
- autoconsommation familiale qui, si l'on admet une consommation annuelle moyenne de 10 kg/hab./an (8) atteindrait 100 000 têtes par an.

Une rapide estimation nous montre que l'exploitation du troupeau dépasserait le disponible théorique du cheptel évalué à 10 %. G. Dandoy, dans une étude récente sur le Menabe (9), est parvenu à des conclusions identiques : il y a surexploitation du troupeau, ce qui, à moyen ou à long terme, peut devenir inquiétant pour l'économie pastorale de ces régions. La faible inflation des prix de la viande ces dix dernières années sur le marché de Tulear (10) confirme cette hypothèse dans la mesure où, dans les conditions générales actuelles, les prix dépendent largement de la propension à la pénurie. Y a-t-il une explication ? L'agro-éleveur, traditionnellement si attaché à ses zébus, se détournerait-il soudain de ses activités pastorales ? L'abondance des vols de

(7) Mission d'experts du FAC dans l'Extrême-Sud de Madagascar — Analyse de la situation de l'élevage et propositions d'intervention, Secrétariat d'Etat aux Affaires étrangères, Paris, juin-septembre 1971, 121 p. ronéo.

(8) Selon LACROUTS (*Op. cité*), la consommation moyenne régionale serait de 20 kg/hab./an, ce qui nous semble exagéré.

(9) G. DANDOY — Potentialités pastorales et exploitation du troupeau bovin dans le Sud-Ouest malgache, in *Changements sociaux dans l'Ouest malgache*, ORSTOM, Paris, 1980, pp. 217-241.

(10) Ainsi, de 1979 à 1980 où l'inflation fut assez forte, les prix consommation du pois du Cap, du paddy, de la patate douce, du maïs, se sont accrus respectivement de 35 %, 52 %, 70 % et 84 % tandis que l'inflation pour la viande bovine ne s'élevait qu'à 6,5 %.

bœufs (et donc des bœufs volés) associée à la volonté nouvelle et forcée des éleveurs de vendre leurs zébus avant de les perdre, pourraient bien sûr être prises en compte...

c) La civilisation du bœuf

L'aspect sociologique que nous allons aborder nous semble fondamental et permet de mieux approcher le contexte des vols de bœufs ; il ne constitue pas, néanmoins, la base de notre réflexion. D'une part, une évolution se dessine ces dernières années vers un certain réalisme économique ; d'autre part (la surexploitation du troupeau le prouve), le zébu fait partie intégrante des circuits monétaires. Ainsi, chez les agro-éleveurs sakalava du pays de Manja, la vente des bovidés constitue de 60 à 90 % des revenus monétaires (11). Nombreux également sont les Mahafaly, les Antandroy ou les Bara, réputés pour l'attachement particulier qu'ils portent à leurs troupeaux, qui vendent périodiquement des bœufs pour procéder aux dépenses de la vie moderne : scolarisation d'un enfant, achat de médicaments, hospitalisation... De même que le soin particulier que prennent les éleveurs à décrire leurs bêtes, de la couleur de la robe à la forme des cornes en passant par les marques faites aux oreilles ou *sifin'ombe*, reste le moyen le plus sûr pour retrouver les animaux si un jour ceux-ci sont volés (12).

La « civilisation du bœuf » est-elle donc pour autant un mythe entretenu ? Les propos exagérés de quelques géographes, historiens et autres sociologues ne doivent pas nous conduire cependant à nier certaines évidences. Ce qu'écrivait M.A. Leblond en 1946 (13) demeure une observation tout à fait juste encore : « Seul Madagascar nous conserve le spectacle de ce que l'on pourrait appeler l'âge et la civilisation du bœuf. C'est là seulement, dans cette grande île (...) que le bœuf représente aussi intégralement la richesse, la gloire, la santé, la force ».

Le zébu, il est vrai (plus d'ailleurs dans le Sud que dans le reste du territoire national), partage tous les instants privilégiés de la vie des hommes dans les villages, de la naissance à la mort. Les exemples ne manquent pas et sont à peu près identiques dans tout le Sud malgache. Ainsi, on ne peut se marier si on ne possède pas de bœufs. La première fécondité de l'épouse ou l'adoption d'enfants donnent lieu à des sacrifices (*soron-troky* et *soron'anake*). La circoncision (*sivatse*) des jeunes garçons est également le prétexte à des sacrifices

(11) Observation similaire faite par R. Battistini (Bibliogr.) dans la plaine mahafaly.

(12) Cahiers de recensement des bovidés dans beaucoup de centres administratifs.

(13) M.A. LEBLOND — La grande île de Madagascar, Ed. de Flore, Paris, 1946.



Photo 1 — Parc à bœufs en pays masikoro.



Photo 2 — Marché de zébus de Manja : acheteur de la société Jamoka de Tulear (1974)

soro. Il en est de même des *bilo* et *tromba* qui sont des cérémonies à caractère religieux visant la guérison d'un malade. Comme l'écrit M. Guérin (*Op. citée*), le zébu est également « au centre du droit coutumier et sert à régler la plupart des litiges ». Mais comme le dit encore cet auteur, « c'est au moment de la mort et des funérailles que le bœuf va prendre toute sa signification sociale. Il devient alors un véritable passeport pour l'éternité ». Chez les Antandroy, plus que chez leurs voisins, ces cérémonies s'accompagnent de l'abattage d'un grand nombre de zébus, surtout bien sûr si le défunt est riche : c'est le *tombok' aombe* ou la grande « hécatombe ».

Le rôle social du zébu est indéniable même s'il y a une évolution : la machine à coudre n'a pas encore totalement remplacé le zébu auprès de la jeune femme convoitée... Toutefois, si l'élevage bovin présente des aspects multiples, il nous semble important d'insister sur la richesse économique que représente un troupeau. C'est la « banque » du paysan, une institution financière pratique à plus d'un titre puisqu'elle pourvoit aussi aux exigences familiales et religieuses, aux travaux des champs comme le piétinage des rizières, etc.. Pourtant, c'est avant tout une véritable épargne dont la vertu essentielle, au reste très classique, est de sécuriser.

En portant atteinte à une fonction déjà économique, la prolifération des vols de bœufs ne conduirait-elle pas, en outre, à saper les fondements de la société même ? C'est là l'objet de notre seconde partie.

DE LA « PRODUCTION GUERRIERE » AU BANDITISME RURAL

Le cadre général étant établi, il convient d'étudier maintenant les vols de bœufs proprement dits. C'est donc dans une optique différente que l'on a recours à l'histoire, même déjà lointaine. En fait nous nous interrogerons surtout sur les parts respectives de l'héritage et de l'évolution socio-économique dans la multiplication actuelle des vols. Mais, au-delà des explications, on peut imaginer l'avenir inquiétant de l'élevage bovin dans le Sud malgache et y voir, peut-être, le symbole d'un échec de développement rural.

a) L'héritage

La « production guerrière » qui caractérise l'époque précoloniale est une expression de R. Waast que E. Fauroux résume parfaitement (14) : « Les tâches agricoles étaient en grande partie réservées aux esclaves et aux femmes, tandis

(14) R. WAAST — Développement des sociétés occidentales malgaches au XXème siècle.

E. FAUROUX — Les rapports de production sakalava et leur évolution sous l'influence coloniale (région de Morondava) ; les deux études in Changements sociaux dans l'Ouest malgache, ORSTOM, Paris, pp. 35-80 et 81-107.

que les hommes libres se consacraient aux tâches socialement importantes, c'est-à-dire la protection armée du troupeau et l'organisation de razzias pour capturer les deux principaux éléments constitutifs de la richesse : bœufs et esclaves. *La guerre se présentait ainsi comme le mode principal de génération des surplus* (15). Des pays sakalava-masikoro au Mahafaly et à l'Androy, en passant bien sûr par les vastes espaces centraux contrôlés par les Bara, les faits qui illustrent cette « production guerrière » ne manquent pas. Ainsi, les célèbres expéditions des rois bara Lahimanjaka et Rehandry dans les régions de Manja et de Tulear entre 1865 et 1895, qui irritèrent d'ailleurs la monarchie merina, donnèrent lieu à des pillages importants des troupeaux sakalava et masikoro ; ou bien les conflits entre les Mahafaly et les Antandroy dans la vallée du Menarandra du XVII^e au XIX^e siècle, marqués également, surtout du côté des Mahafaly le plus souvent vaincus, par des pertes notoires en bœufs.

Toutefois, sans être aussi rigoureuse qu'en Imerina (Code des 305 Articles), la condamnation des vols de bœufs existait déjà. En effet, il faut faire la différence entre les razzias organisées par les chefs de clan puis par les *mpanjaka* (seigneurs ou nobles) qui faisaient partie comme on l'a dit d'un système de production bien défini, et les simples vols de bœufs qui atteignaient la propriété des hommes libres *vohitse* ou des *mpanjaka* à l'intérieur d'un cercle contrôlé par le « Pouvoir ». Nier cette distinction revient à ignorer l'existence d'entités politiques et, dans le cas présent, à confondre l'acte de guerre et le banditisme même rituel.

Toujours est-il qu'il existait dans le droit coutumier, un système de répression des vols fondé sur le *sasa-dia* ou *sasalua* (16). Les voleurs, leur famille ou, à défaut, leur village, étaient condamnés à restituer les bœufs volés ou leur équivalent, plus une éventuelle indemnisation également estimée en zébus, de telle sorte que, la plupart du temps, la réparation représentait au moins deux fois le nombre de bœufs volés. Cette coutume supposait la solidarité villageoise automatiquement requise de la poursuite des voleurs jusqu'à la sentence; il semble bien qu'elle donnait entière satisfaction même s'il faut reconnaître que seuls les petits larcins étaient concernés, les grands devant être assimilés à des razzias à caractère politique.

(15) Souligné par l'auteur.

(16) L. MICHEL — Mœurs et coutumes des Bara, *Mémoires de l'Académie Malgache*, fasc. XL, Tananarive, 1957, 192 p.

F. ESOAVELOMANDROSO — Les *sadiavahe*, essai d'interprétation d'une révolte dans le Sud (1915-1917) *Revue d'Etudes Historiques de l'Université de Madagascar, Omalay sy Anio*, N° 1-2, Tananarive, 1975, pp. 139-171.

La colonisation a eu au moins deux conséquences concernant les vols de bœufs : l'unité politique imposée par la force et l'introduction du droit pénal français. Cela signifie tout d'abord que, quelle que soit la nature des vols — même ceux qui visaient à contester le pouvoir colonial, généralement organisés par des notables apparentés aux anciens *mpanjaka* — il y a répression dès qu'une plainte est déposée : le propriétaire volé, même s'il ne se sent aucune sympathie vis-à-vis du colonisateur, réclame toujours une réparation à sa spoliation. Par ailleurs, la loi coloniale se substitue au *sasalina* qui disparaît. Ainsi, le voleur est-il condamné à un emprisonnement d'au moins cinq ans et, surtout, s'il ne peut restituer les bœufs volés, à un emprisonnement complémentaire dit contrainte par corps. Il en résulte que le voleur préfère garder son butin qui est confié à ses proches pour le dissimuler, et séjourner davantage dans une prison où il vit pratiquement en famille : à sa sortie, il est devenu plus riche... Tous les observateurs s'accordent pour avouer que le Pouvoir colonial a commis là une erreur qui fut peut-être l'une des causes de la persistance, sinon de l'accroissement, des vols de zébus.

Mais, dès l'Indépendance, la recherche de nouveaux moyens de lutte contre les vols de bœufs (convention ou *dina* de Sakaraha du 6 août 1960) fondée sur le retour à l'ancien droit coutumier, n'a pas empêché ceux-ci de se poursuivre comme s'ils participaient à une dynamique régionale inébranlable. Il est vrai qu'aux vols rituels ou procédant de survivances historiques, s'en ajoutent d'autres, liés aux nouvelles conditions socio-économiques.

b) Vers une typologie des vols de bœufs

La persistance des vols de bovidés depuis plusieurs siècles ne nous empêche pas d'aboutir à une typologie assez précise. L'excellente étude de L. Rakotomalala (17) nous permet de mieux faire cette mise au point.

Il y a déjà le *hala-pamaky* (littéralement « vol à la hache ») qui demeure un petit vol, soit de un à cinq bêtes, à la façon du bûcheron qui abat l'arbre (le troupeau), morceau par morceau (bœuf après bœuf) avec sa hache. Le voleur, souvent occasionnel, détourne des zébus généralement isolés dans le pâturage *toets'aombe* ayant quitté le gros du troupeau. L'alarme (*hazolava*) est souvent donnée très tardivement et le voleur est difficile à retrouver.

Le *vorak'ambala* (littéralement « faire sortir du parc ») est beaucoup plus sérieux, les bœufs volés pouvant être nombreux. Ce type de vol suppose une bonne organisation et des complices (*mpanolotsy-aombe*) dans le village où il est commis de nuit.

(17) L. RAKOTOMALALA — Etude géographique de l'élevage bovin en milieu rural, le pays de Manja, Mémoire de Maîtrise, CUR de Tuléar, 1982, 148 p. ronéo.

Enfin et surtout se développe le *tantakely* ou *raoky* (ramassage) qui ressemble le plus aux expéditions guerrières d'autrefois. De véritables bandes organisées, dirigées par des chefs se disant souvent sorciers (*ombiasa*), attaquent les villages ou les bouviers en plein jour et les dévalisent. Ce type de vol puise beaucoup dans les traditions ; les chefs, sorciers ou non, cherchent à conjurer le mauvais sort, portent des amulettes (*ody*) et se croient invulnérables ou tentent de faire croire à leur invulnérabilité ; certains se comparent parfois à des ministres (pays *masikoro* d'Antanimieva). Ils vont même jusqu'à prévenir avec force détails les habitants du village qu'ils ont décidé d'attaquer. Ces voleurs sont, en fait, de véritables bandits que l'on appelle *dahalo* ou *malaso*, ne se contentant pas toujours de voler des bœufs mais procédant parfois à un véritable pillage en règle s'accompagnant de violences. Depuis quelques années, ce sont justement ces *raoky* qui prédominent et entraînent l'insécurité qui caractérise aujourd'hui la plus grande partie du milieu rural. Hérités des expéditions guerrières des *mpanjaka*, les *raoky* évoluent cependant vers le banditisme le plus ordinaire et, par-là même, le plus dangereux. Ces *razzias* sont bien préparées : recherche de complices dans les villages visés, utilisation des meilleures stratégies pour rendre inefficace toute riposte des villageois attaqués, recrutement sur les marchés hebdomadaires locaux de jeunes oisifs que l'on remerciera dès le partage. D'autre part, si pendant la colonisation, les armées utilisées étaient surtout des hâches (*famake*), des bâtons ronds (*begegy*) ou pointus (*maranidroe*), aujourd'hui comme autrefois d'ailleurs, on utilise des fusils, souvent de fabrication locale.

Les motivations de l'ensemble de ces vols sont de trois ordres : sociologiques, politiques, économiques. Le mépris, la jalousie, les rancunes et les vengeances sont des mobiles en voie de disparition. Certes, le vol rituel à caractère « sportif » existe toujours mais le tableau brossé par E. Ribard (18), il y a plus de cinquante ans, appartient au passé : « Il (l'indigène) vole dans le but de rendre un culte aux ancêtres, il vole pour témoigner de son courage et mériter par-là le consentement de l'épouse qu'il convoite, il vole pour se montrer digne de ses parents, sachant qu'à sa mort, il ne sera pas admis dans le tombeau s'il ne fait preuve des mâles qualités de sa race ».

Les motivations politiques ont pu être également prises en compte dans le passé. Ainsi les vols de bœufs ont-ils été particulièrement nombreux lors des périodes suivantes : de 1895 à 1905, au moment de l'installation du pouvoir colonial ; en 1947, lors de la rébellion à caractère nationaliste contre l'occupant français ; en 1957-1958, à l'approche de l'indépendance ; en 1971-1973, pendant les révoltes du Sud jusqu'au changement de régime ; à propos de cette transition politique, la déclaration du Ministre de l'Intérieur de l'époque,

(18) E. RIBARD — Le vol de bœufs dans le Sud-Ouest de Madagascar, *Bulletin de l'Académie Malgache*, tome IX, Tananarive, 1926.



Photo 3 — Fusils de confection locale confisqués à des malaso arrêtés.

R. Ratsimandrava, est très significative : les vols de bœufs traduisent « l'explosion d'un néo-colonialisme qui ne vise que le profit d'une minorité » (19). Pourtant (tous les témoignages concordent), jamais ces périodes d'instabilité n'ont connu l'intensité des vols d'aujourd'hui. Et si, comme le font remarquer certains responsables politiques actuels, ils tendent à « démoraliser les populations », il semble que, dans la plupart des cas, ce ne soit pas le but recherché par les *malaso* : cette démoralisation n'est que la conséquence hélas ! inéluctable de tout phénomène de ce genre et de cette ampleur.

Ce banditisme rural, en définitive, rappelle ce que l'on peut observer dans beaucoup de pays du Tiers-Monde. Son objectif majeur est d'ordre économique et consiste, au sein d'une société trop pauvre, en un enrichissement individuel à bon compte. C'est pourquoi les troupeaux volés sont désormais rarement échangés ; ils sont rapidement vendus et, souvent, les voleurs ne se contentent plus uniquement de bœufs mais s'en prennent à d'autres biens matériels. Si, traditionnellement, il y avait des périodes privilégiées pour les vols de bœufs (début de la saison chaude et humide quand la poursuite devient plus difficile sur des pistes boueuses ; mai-juin quand les bêtes sont les plus grasses), aujourd'hui c'est en toute saison que les bandits s'attaquent au patrimoine des agro-éleveurs : leurs besoins sont indifférents au calendrier...

Les causes de cet inquiétant banditisme rural sont multiples. Tout d'abord, il y a l'expansion démographique sans précédent qui se traduit, par exemple, par le taux de natalité provincial le plus élevé de l'île : + 5,1 %. Les jeunes sont très nombreux et, parmi les plus âgés qui ont dû quitter l'école, les sans-emploi, les oisifs refusant de retourner aux champs. Cela nous a été confirmé à Sakaraha (est de Tulear) ; le changement des mentalités que l'on appelle avec tant de force à son revers de médaille. Tous ces jeunes qui ont goûté à l'étude et ont finalement échoué (les débouchés n'existant pratiquement pas pour les recalés au baccalauréat), répugnent à reprendre, quand ils le peuvent, l'exploitation agricole de leurs parents, voire simplement à les aider. Ils constituent donc un large volant de recrutement pour les chefs de bande improvisés. A ce propos, nous ferons remarquer que nombreux seraient les jeunes, notamment dans tous ces petits centres urbains ou pseudo-urbains du Sud, qui contesteraient les structures traditionnelles de la société ; d'une certaine manière, à leurs yeux, les anciens ne mériteraient plus le respect qui leur a toujours été dû et le bœuf s'en trouve ainsi désacralisé. Par ailleurs, les tentations d'une société de consommation, même mise en sommeil, sont relativement fortes, le billet de banque y ayant, bien sûr, une place de choix. Enfin, le regain de pouvoir des « collectivités décentralisées », aux dépens de l'Administration, voire des forces de l'ordre conventionnelles, joue également un rôle. La fin de l'imposition *per capita* irait dans le même sens.

(19) Citation de E. RAKOTOZAFY extraite de « Pleins feux sur les vols de bœufs », *Lumière* N° 1942, 19 août 1973, Tananarive, p. 4.



Y aurait-il donc une mutation des campagnes du Sud malgache ? Les vols de bœufs en seraient-ils à la fois cause et conséquence ?

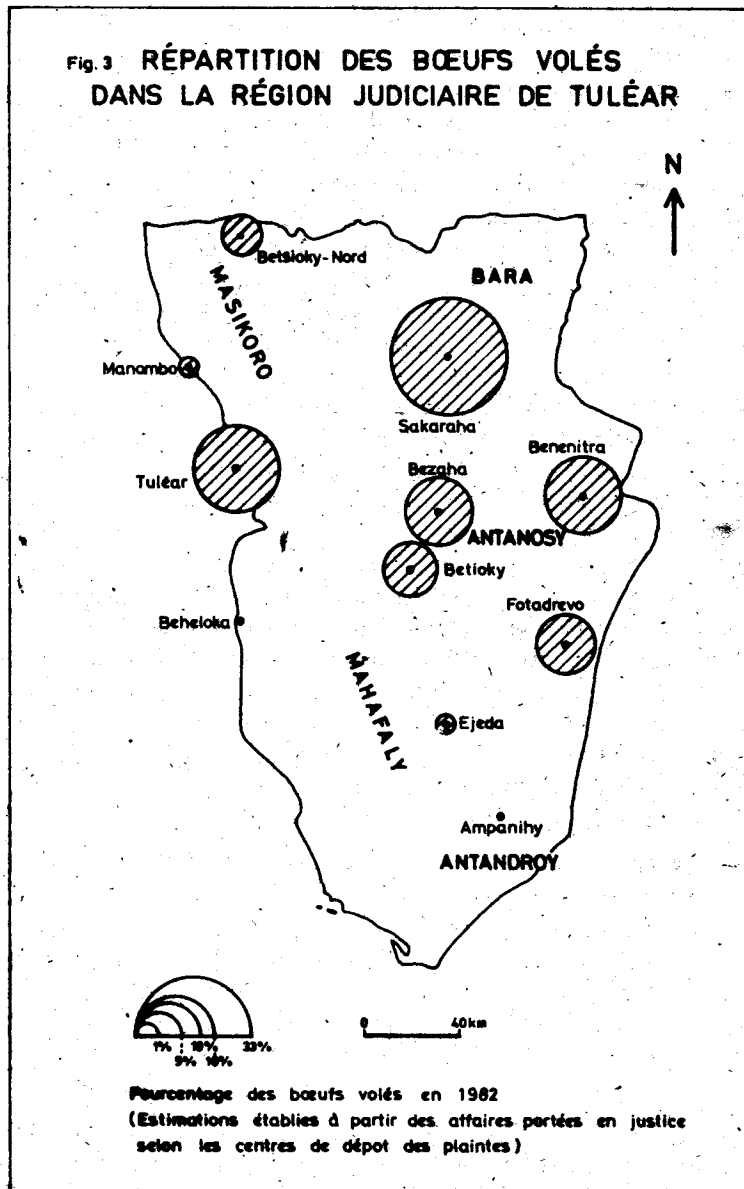
c) Un bilan : problèmes et mutations

Quelques données chiffrées permettent d'apprécier la dimension de ce fléau que constituent les vols de bœufs depuis quelques années. Dans la circonscription judiciaire *ad hoc* de Tulear (20) qui compterait de 400 000 à 500 000 bovidés, il n'y en aurait eu pas moins de 20 000 déclarés comme perdus en 1982, soit 4 à 5 % du troupeau. Or, sur les quelque 350 affaires que ces vols représentaient, seule une douzaine n'a pas de coupables, ce qui signifie que le propriétaire spolié ne fait appel à la justice que lorsqu'il tient les voleurs. Comment donc évaluer le nombre exact des bœufs volés pendant une année ? Selon certaines enquêtes, seul le tiers des vols aboutit en justice, ce qui nous autoriserait à conclure qu'environ 12 % du troupeau serait volé chaque année... Il est probable que nous sommes encore au-dessous de la réalité mais, quoi qu'il en soit, le seuil du supportable semble atteint quand on sait que dans le passé, la proportion des vols dépassait rarement 5 % du cheptel. D'autre part, nous savons qu'ailleurs dans le Sud, par exemple dans les circonscriptions judiciaires de Manja ou d'Ankazoabo, les vols de bœufs sont encore beaucoup plus nombreux ! D'autres données concernant toujours ces vols à Tulear sont intéressantes à mentionner : en 1982, il y a eu également une dizaine de meurtres déclarés, 1 300 suspects appréhendés dont une bonne moitié est âgée de moins de trente ans ; enfin, parmi les plus de cinquante ans, soit 10 % du total, on trouverait sans doute quelques chefs redoutables. En outre, la composition ethnique des bandes de voleurs, si elle reste ignorée dans les rapports actuels, serait très variée et refléterait les structures régionales en la matière. Ainsi, en 1954, dans un rapport de gendarmerie établi en pays bara-antanosy (21), les voleurs « associés » se partageaient entre ces deux groupes. Enfin, en ce qui concerne la lutte même contre ces vols, les *dina* de Sakaraha de 1960 et de 1971 ont été complétés par la convention de Tulear de 1978. L'échec a été patent, sans doute parce que les moyens traditionnels sont inadéquats face à cette recrudescence ; il s'agissait de nouveau, de rendre responsable les communautés villageoises, les *fokonolona*. On a donc recours, en dehors de l'arsenal judiciaire classique qui sanctionne, aux forces de l'ordre, gendarmerie et même armée, associées à des auxiliaires recrutés dans les villages. Mais quelques

(20) Elle intéresse un territoire qui est constitué par les ex-districts de Tulear, Sakaraha, Betioky et Ampanihy.

(21) Rapport dactylographié de P. Cochin, chef de poste de la Gendarmerie de Betioky, lié à un vol de bœufs commis près de Beraketa, au sud de Sakaraha. À la suite d'un vol de quatre-vingts bœufs, les membres du *fokonolona* de Besatra ont réagi, récupéré leur bien, tué trois voleurs et en ont arrêté un quatrième qui a été blessé.





milliers d'hommes peuvent-ils contrôler efficacement des dizaines de milliers de kilomètres carrés ?

Comme nous le laissons déjà entendre, en raison justement de l'extension considérable de ces vols de bœufs, le troupeau ne cesse de diminuer. Sa surexploitation, difficile à évaluer (de 12 à 15 % peut-être), serait donc due à deux causes essentielles vérifiées lors de plusieurs enquêtes personnelles : les bœufs volés sont vendus sans « passeport », c'est-à-dire sans contrôle, à des prix inférieurs à ceux du marché pour être abattus aussitôt ; d'autre part, les agro-éleveurs se défont de plus en plus de leurs zébus de peur qu'on ne les leur vole. Ce seraient déjà les migrants, surtout ceux dont l'installation est assez récente, qui, sentant leur sécurité incertaine, braderaient leurs troupeaux. Mais, même parmi les *tompontany*, c'est-à-dire les originaires et les migrants historiques, ce phénomène est nettement perceptible. Dans le cas contraire où des agriculteurs veulent conserver tous leurs zébus, ils les font paître à proximité du village, aux dépens bien sûr des surfaces cultivées qui, dès lors, n'assurent plus leurs stricts besoins familiaux. On voit alors se dresser des parcs à bœufs en plein cœur des villages, au mépris des conditions élémentaires d'hygiène. Il est vrai que pour un patriarce, un *ray aman-dreny*, l'abandon de son troupeau lui retire une grande partie de sa puissance au sein des structures sociales traditionnelles. Comme nous l'avons déjà dit, de jeunes voleurs prendraient conscience de l'éventuelle remise en cause du pouvoir des anciens dès que ceux-ci ne peuvent plus se prévaloir d'un grand nombre de bœufs (22). Mais mieux participer au pouvoir local, le contrôler, ne serait pas la seule préoccupation des jeunes générations même si cette évolution est particulièrement originale et sans précédent. Il faudrait ajouter la volonté de certains notables, grands éleveurs, de se mesurer entre eux, d'organiser alors eux-mêmes les vols afin d'établir une autre hiérarchie : cela ne rappelle-t-il pas l'époque des clans et des royaumes ?

Les conséquences au niveau de l'agriculture sont tout aussi graves sinon franchement inquiétantes. Nous l'évoquons ci-dessus, les superficies cultivées régresseraient ; en fait, les causes profondes sont complexes et seraient au nombre de quatre. Tout d'abord, c'est l'évidence, le troupeau séjourne davantage à proximité des villages et la nécessité de pâturages, notamment dans les bas-fonds, entraîne l'abandon de certaines cultures. Ensuite, dans des régions à caractère pionnier, situées à la limite des conditions de sécurité comme le

(22) Citons C. CARTEYRON : Etude des conditions socio-économiques de la croissance dans le périmètre hydro-agricole de Bevolo-Fanjakana (près de Beroroha), ENPS, Université de Madagascar, Tananarive, 1982, 182 p. ronéo. : « C'est surtout au niveau individuel que la tutelle des anciens apparaît de plus en plus pesante et économiquement contraignante. Les troupeaux de bœufs sont sous l'autorité des *ray aman-dreny* qui en disposent à leur guise... » (p. 51).

revers du Makay à l'est de Manja, les dépressions de l'Isalo, une grande partie du pays bara, etc..., les agriculteurs délaissent une partie de leur terroir, souvent constitué par des rizières. D'autre part, beaucoup de riziculteurs, comme c'est le cas dans le moyen-Onilahy autour de Bezaha et Belamoty, ne disposent plus d'assez de zébus pour assurer le piétinage. Enfin, le stimulant qui consistait à économiser ses revenus monétaires en zébus, disparaît presque partout.

On constate, comme dans le pays de Mahaboboka, situé à une centaine de kilomètres seulement de Tulear, que ce sont donc les migrants récents qui vendent tous leurs biens, notamment les bœufs qui leur restent et qui quittent la terre qu'ils avaient mise en valeur. Certes, des *tompontany* la reprennent parfois mais le sous-peuplement endémique dont souffre la région et une certaine réticence chez les jeunes, ne permettront pas l'extension des cultures avant longtemps. Le bilan est par conséquent largement pessimiste.

CONCLUSION

Dans le Sud malgache, les vols de bœufs ne doivent plus être considérés comme un phénomène simplement contraignant rattaché par convention à la nature des populations du Sud à leurs traditions. Les zébus sont autant de caisses d'épargne pour les agriculteurs et toute atteinte à ces économies, sécurisantes tant sur les plans économiques, social que religieux, remet en cause la société même et son développement. Il est vrai qu'au-delà de la volonté politique de parvenir à de nouvelles structures de base à caractère révolutionnaire, se profile à l'horizon une révolution démographique quantitative et surtout qualitative dont les conséquences sont à peine entrevues encore.

Nous considérons que l'extension actuelle des vols de bœufs qui a atteint le seuil de l'insupportable, lui est de plus en plus intimement liée et que les remèdes ne peuvent pas être uniquement constitués par un arsenal répressif, au demeurant tout-à-fait nécessaire.

J. M. HOERNER

RESUME

Il s'agit de l'étude des vols de bœufs dans le Sud malgache, région à vocation pastorale. Ces vols, phénomène traditionnel hérité de l'époque des clans et des royaumes, évoluent aujourd'hui en véritable banditisme rural. Ce fléau nuit gravement à l'élevage et, en raison des conditions d'insécurité qui le caractérisent, aboutit même à la réduction des surfaces cultivées. L'explosion démographique de ces dernières années est sans doute l'une des causes de la recrudescence des vols de bœufs, les jeunes oisifs constituant le gros des bandes armées.

SUMMARY

The object of this study are the cattle thieves in the South of Madagascar, a pastoral area. These thieves, a traditional phenomenon inherited from the time of clans and kingdoms, are nowadays growing into a real rural gangsterism. This calamity seriously harms cattle breeding, and because of the conditions of insecurity which are attached to it, it even causes a decrease of the cultivated lands. The demographic boom of these last few years is, no doubt, one of the reasons of this upsurge of cattle thieves; idle youngsters building up the main body of these armed gangs.

BIBLIOGRAPHIE

- BATTISTINI R., 1964 — La plaine côtière mahafaly, Ed. Cujas, Paris, 197 p.
- CORI C., 1979 — Deux types d'élevage bovin à Madagascar, *Travaux et Documents de Géographie tropicale*, CEGET-CNRS, N° 37, Bordeaux, pp. 5-120.
- DANDOY G., FAUROUX E., SAUTTER G., WAAST R., etc..., 1980 — Changements sociaux dans l'Ouest malgache, *Coll. Mémoires* N° 90, ORSTOM, 251 p.
- FAUBLEE J., 1954 — La cohésion des sociétés bara, PUF, Paris, 158 p.
- HOERNER J.M., 1979 — Géographie régionale du Sud-Ouest de Madagascar, *Coll. Tsiokantimo*, CUR de Tulear, 137 p. ronéo.
- RANDRIANARISON J., 1976 — Le bœuf dans l'économie rurale de Madagascar, *Madagascar Revue de Géographie* N° 28 et N° 29, pp. 9-122 et 9-81.
- RANDRIANJAFIZANAKA A., 1972 — Les vols de bœufs, *Terre Malgache* N° 14, pp. 151-172.